

Chants d'autrefois ...

Muhammad al-FA'IQ ZARRUQ*

Traduction : Maurice Borrmans

La revue *al-Fikr* nous a habitués, depuis près de dix ans déjà, à prendre goût aux contes et aux « nouvelles » relatives à ce pays¹. Chaque numéro qui paraît, ajoute quelques gerbes neuves à l'ample moisson rassemblée. Tout récemment, elle a publié « Chants d'autrefois »², une nouvelle de Muhammad al-Fā'iq Zarrūq. On le verra, ce dernier, parce qu'il est fidèle au terroir, le contemple avec amour et l'exprime avec passion, semble avoir réussi du premier coup à y rassembler en trois tableaux mille scènes de la vie villageoise aux confins sahariens.

« Les hommes y ont rendez-vous avec la « forêt », et celle-ci y a rendez-vous avec l'eau », car, ici, trois éléments créent le paysage et font l'histoire : le palmier, l'homme et l'eau. La « forêt » (*ghâba*), ce sont les palmiers rassemblés et c'est toute la richesse du pays ; l'eau, c'est toute une organisation communautaire, avec ses barrages (*sudd*), ses canaux d'irrigation (*sâqiya*) et ses « tours d'eau » (*nûba*), et c'est aussi une occasion permanente de conflits et de guerres (*fitna*) où s'exaltent les sentiments d'appartenance à une « famille » (*âl*) et à une fraction de tribu (*'arsh*). Mais si tout cela porte de tels fruits, c'est parce que le soleil vient à la rescousse et, parfois, impose sa démesure aux habitants de l'endroit.

C'est dans ce cadre précis que se joue le destin des Hafnâwi et que se noue le drame dont le héros de la « nouvelle », Hamouda, devient la victime innocente.

¹ Un numéro spécial fut même consacré, par elle, à ce genre littéraire (avril 1959, 4^e année, n° 7) qui, tout en faisant le bilan des efforts déployés et des résultats obtenus dans ce domaine, stimula les jeunes talents et confirma les talents reconnus.

² *Al-Fikr*, juillet 1964, n° 10, pp. 67 à 81 (979 à 993).

I

*Dans ton lumineux irradiant, je suis une huile se consumant ;
Longtemps j'ai édifié sur ces feuilles des tours imaginaires,
Longtemps j'ai coulé mon âme dans l'humidité de ma terre qui embaume.
Que meure donc mon cœur s'il ne devient ni huile ni lumière.*

Nûr al-dîn Sammûd

Slimane s'arracha de son sommeil, l'esprit troublé et décontenancé : c'est ainsi qu'il se réveillait chaque jeudi. Il revêtit ses habits à la hâte, se leva et se dirigea droit sur le lit de Hamouda. Khadija, elle aussi, s'était réveillée ; elle était sortie pour chauffer la marmite de bouillie et apprêter l'âne pour le départ.

– Hamouda, Hamouda, réveille-toi ; tu as assez dormi. Mais comment Hamouda pourrait-il entendre la voix de son père, aussi puissante qu'elle fût, alors qu'il était encore plongé dans la torpeur de son sommeil, ronflant et reniflant, emporté par ses rêves partout où ceux-ci l'emmenaient...

– Hamouda, Hamouda, réveille-toi. Le soleil va se lever. Ne t'ai-je point dit hier qu'il nous fallait nous rendre à la « forêt » de très bonne heure ?

L'enfant se contenta de faire entendre sa voix en un grognement indistinct, puis il s'enroula dans sa couverture et se cacha la tête entre les genoux ? Quand les cris paternels se furent multipliés, Khadija s'avança pour réveiller l'enfant endormi, mais déjà son père l'avait saisi, à pleines mains, par le bras et, par deux fois, l'avait secoué violemment. La mère avait tressailli et s'était interposée, en disant :

– Non, non, ne fais pas comme cela ! Est-ce que tu ne peux pas le laisser tranquille un peu. Il se lèvera seul et calmement. Combien de fois ne t'ai-je pas dit qu'il ne fallait pas le remuer alors qu'il dort. Il est peut-être en train de rêver : quand tu le secoues aussi violemment, le Fil pourrait se rompre.

– Le Fil ?

– Oui, Le Fil. As-tu oublié l'histoire de Lazzâri ?

Slimane se tut un instant, puis il reprit : Réveille ton garçon rapidement et laisse-moi tranquille – Dieu soit bon pour toi ! – avec ces légendes stupides qui ...

Toutefois un sentiment qu'on eût pris pour du repentir l'avait saisi en son for intérieur : il n'acheva pas sa phrase et s'en retourna, silencieux, à sa place. Il s'était rappelé que l'âme du dormeur, lorsque celui-ci se prend à rêver, lui sort par le nez et demeure attachée à un fil, ténu et doré, que l'œil des humains ne peut discerner : elle s'en va alors aux extrémités du monde, erre par les océans et franchit les déserts ; elle pénètre dans les demeures princières, foule les champs de bataille et tient compagnie à la gent ailée dans le ciel lumineux et au monde des poissons dans les eaux enténébrées. Enfin, lorsque le rêve s'achève et que sonne l'heure du retour, l'âme rebrousse chemin : elle ne se perd pas en route grâce à ce fil ténu et rentre alors par où elle était sortie. Il s'était rappelé l'histoire de Lazzâri, celle qui demeure encore présente à la mémoire des vieux et des vieilles du pays, même si, depuis lors, ont passé des années qui sont loin d'être courtes ; car elle avait fait du bruit, cette histoire, et avait fait parler bien des langues. Les voisins avaient été stupéfaits d'apprendre qu'on allait enterrer Lazzâri alors qu'ils l'avaient encore vu la veille sain de corps et débordant de santé comme de jeunesse : on ne pouvait redouter la mort pour un homme de cette trempe.

La ruelle s'était remplie d'hommes attendant le convoi funèbre et la maison avait fait son plein de femmes qui pleuraient et se lamentaient. Aussi quelle n'avait pas été leur stupeur lorsque la mère du défunt était sortie en riant et en poussant ses « you-you », tout en disant que Lazzâri n'était point mort : son âme lui était revenue ! La raison secrète de cet événement surprenant, c'est que Lazzâri avait éprouvé une soif ardente au cours de son sommeil ; son âme s'en était allée boire, avait trouvé une *guerba* dans le patio et y était entrée. Or sa mère avait pour habitude de faire le tour de la maison chaque nuit avant de s'endormir, pour remettre en ordre les « affaires » laissées çà et là. Elle avait trouvé la *guerba* ouverte et avait donc veillé à la bien fermer. Et il était alors arrivé ce qui était arrivé : Lazzâri était mort. Mais, le lendemain, les femmes rassemblées si nombreuses dans la maison avaient eu besoin d'eau et avaient ouvert la *guerba* ...

Slimane faillit éclater de joie et de contentement lorsque Hamouda se fut dressé sur son séant, devant lui, debout et bien vivant. Néanmoins il voulut absolument le morigéner, pour sa paresse et sa négligence. Il lui dit :

- Tu as oublié qu'aujourd'hui, c'est le jour de l'Eau, Hamouda. Le jour de l'Eau, c'est un jour où il n'est point permis - Dieu soit bon pour toi! - de jouer au paresseux.

Les jours, les semaines, les mois passent ainsi ordonnés, tristès, monotones, sans jamais susciter dans la demeure de Slimane, ni en lui-même, quoique ce soit qui puisse l'intéresser. Il est tout semblable à la foule de ceux que le sort a favorisés à Derjine : il possède, en propriété, une « forêt » qui lui rapporte chaque automne une ample moisson de dattes. Il en met de côté ce que le marché ne peut accueillir et vend le reste à des prix qui baissent et qui montent selon la demande des commerçants et aussi selon la rareté: ou l'abondance des pluies au cours de l'année. Il perçoit le prix de la récolte et organise alors, dans les premières semaines, de véritables festins, achetant, pour cela, des têtes, quand il n'égorge pas un agneau ou une brebis.

Vient alors l'époque des restrictions et de maigre chère : il commence alors à ronger, miette par miette, le dernier reste dont il dispose tout comme fait le rat avec son morceau de graisse, ce qui lui permet de tenir jusqu'au seuil de l'été ou à son milieu ; alors la crise, pour lui, devient aiguë, jusqu'au retour de l'automne. Toutefois, personne ne meurt de faim, ni lui ni les siens, de même que les gens de Derjine ne meurent pas de faim au cours de cette période difficile parce qu'ils trouvent dans leurs « forêts » de quoi subvenir à leurs besoins vitaux : verdure, légumes et fruits, et aussi parce qu'il vivent dans l'attente de l'automne qui va renaître : Slimane al-Hafnâwi a-t-il besoin, après tout cela, de faire quelque chose ? Il est issu d'une famille respectable : il ne sied point à celle-ci que ses enfants s'adonnent à d'humbles métiers tels que ceux auxquels se livrent coiffeurs, bouchers et forgerons. C'est pour cela qu'on le voit passer tout le jour en sa demeure, le dos appuyé au mur, ses deux longs bras posés sur ses deux jambes maigres, ne se mouvant que pour chasser les mouches loin de son visage ou montrer du doigt et indiquer un travail que sa femme a négligé ou une faute que l'un de ses enfants a commise.

Il demeure assis à sa place, de longues heures, ne la quittant que lorsque le soleil s'en retire, en hiver, pour rejoindre ce dernier, ou lorsque l'ombre la quitte, en été, afin de l'aller retrouver en hâte.

- Par Dieu,... si j'étais le Seigneur, moi, - Dieu soit bon pour toi ! - j'aurais inversé les choses : j'aurais diminué les heures d'ombre, en hiver, et les aurais multipliées en été, de même que j'aurais diminué les heures d'ensoleillement, en été, et les aurais multipliées, en hiver.

Ainsi parlait-il et soulevait-il des problèmes qu'il résolvait ou ne résolvait pas. Il donnait son avis sur tout ce qui se déroulait sous ses yeux en sa demeure. Il distribuait les conseils, redressait et réformait ce qui, dans les propos de sa femme ou de ses enfants, n'avait nulle droiture, allant jusqu'à les importuner : l'épouse, alors, de fuir, excédée, à ses affaires et les enfants à leurs jeux, devant la maison. Mais Slimane ne s'arrêtait point de parler. Et si personne ne l'écoutait plus et qu'il se voyait ainsi privé de la jouissance qu'on éprouve à parler avec quelqu'un qui écoute, il se prenait à se rappeler continuellement les doux souvenirs de son enfance et de son adolescence, alors que son père était encore en vie.

À cette époque, nul problème d'eau ou de « forêt » ne venait ternir la limpidité de son existence; nul souci domestique ne venait courber son dos sous le poids, de sa lourde charge. Ou bien il se disait encore en secret ses douces espérances qui n'avaient pas tardé à s'évanouir entre ses mains tout comme une bolée d'eau, toutes les fois qu'il avait pensé les réaliser. Ses espoirs étaient nombreux : il en avait hérité certains de son père, d'autres avaient été conçus par lui-même. Le plat de poisson; par exemple, car, pendant longtemps, n'avait-il pas entendu son père lui en parler, souhaitant qu'il soit un jour à la portée de sa main : alors, il l'emporterait dans un coin et se précipiterait sur lui pour y mordre à belles dents, manger et mâcher, et en jeter les arêtes de droite et de gauche. Mais le père s'en était allé dans la miséricorde de Dieu, sans avoir réalisé son rêve. Le fils, alors, s'y était attaché, non point par désir de manger du poisson, précisément, mais par solidarité familiale avant tout. Quant à la Terrasse, c'était autre chose.

- C'est une chose insupportable. Une telle situation ne peut plus durer. Non, il faut absolument mettre à cette terrasse. - Dieu soit bon pour toi ! - une porte.

C'est là ce qu'il disait chaque jour, au moins une fois, après avoir longuement considéré la terrasse. Lorsqu'il devait inévitablement quitter la place où il se trouvait, il saisissait l'occasion, y montait et y promenait son regard dans tous les recoins ; puis il descendait, bais-

sait la tête un moment et la tournait ensuite vers la terrasse en disant : « Terrasse, il te faut une porte, absolument, et qui ferme ! Tu ne cesseras pas de m'en faire voir de toutes les couleurs - Dieu soit bon pour toi ! - aussi longtemps que je n'aurai pas fabriqué cette porte. Tu es tout comme la blessure envenimée qui dévore le flanc et ronge les os ».

Slimane n'aurait pas été homme à éprouver une telle envie s'il ne s'y était pas vu contraint par des causes extérieures. C'est par cette terrasse qu'entraient les chiens et les chats des voisins : ils y dérobaient ce qu'ils y trouvaient de bon pour eux : poulets et pigeons, puis s'en allaient leur chemin. Slimane aimait coquelets et pigeons d'un amour à rendre jaloux le plus cher de ses enfants. Cette passion qu'il éprouvait à les voir se reproduire et à les élever, ce n'était pas dans l'espoir du gain qu'il tirerait de leur vente ni de leur viande qu'il savourerait, mais bien plutôt pour qu'ils deviennent capables de combattre les coquelets et les pigeons du voisinage. Car tous les habitants de la ruelle, petits et grands, sont passionnés par les combats des bêtes de basse-cour. Ils les font sortir devant leurs demeures et les excitent tout comme font les enfants avec les moutons de la Fête. On voit alors coquelets et pigeons attaquer et foncer, alors que les plumes volent en l'air et que tous font cercle, dans l'attente de l'issue du combat, encourageant, « sifflant » ou critiquant. Toutefois, jamais un coq ou un pigeon n'avait remporté de victoire pour Slimane, car chiens et chats le privaient sans cesse du meilleur d'entre eux, chaque fois qu'il avait grandi et s'était affermi sur ses pattes. Un seul espoir lui restait, celui de mettre à sa terrasse une porte, et une porte qui ferme. Chaque jour il décidait de se mettre à l'ouvrage le lendemain. Mais le lendemain, il annonçait à sa femme et à ses enfants que la possibilité ne lui en avait pas été donnée et que ce n'était pas de sa faute : il réitérait alors sa résolution.

- Je t'ai dit que la question est une question de bois, ni plus ni moins. Quand on l'aura, alors - Dieu soit bon pour toi ! - viendront toutes choses.

Et sa femme de répondre : Pour moi, je ne pense pas que tu fasses un jour cette porte, rassemblerait-on pour toi le bois d'une forêt entière !

- Demain, j'amènerai du bois et tu verras. Pourquoi, parler inutilement ?

Et Khadija de se taire. Cependant, les jours ne passaient pas tous aussi monotones et aussi calmes. En effet, le jeudi est un jour capital dans la vie de Slimane : il y a rendez-vous avec la « forêt » et la « forêt » y a rendez-vous avec l'eau. Il se réveille de bonne heure, bien avant le lever du soleil, et se rend à la « forêt » pour surveiller lui-même l'opération « irrigation », de façon que les *khammès* ne lésinent pas dans leur travail et que les voisins ne lui dérobent pas une part de son eau, en pratiquant une brèche dans la bordure de la *seguia* afin que l'eau s'infilte dans leurs terres. Combien de fois les a-t-il surpris en flagrant délit ! Alors sa colère éclate et ses récriminations sont extrêmes ; bien rares sont les cas où celles-ci ont utilisé les seules paroles ! Il avait pris l'habitude de se faire accompagner par Hamouda, son fils préféré entre tous, malgré son jeune âge, afin de lui inculquer profondément dans l'âme l'amour des palmiers. Le garçon obéissait à son père et prenait ses avis en considération, passionné d'entendre tout ce qu'il racontait sur les palmiers. Et comme ils sont nombreux en un pays comme celui de Derjine, et combien intense y est le lien qui unit l'homme, le palmier et l'eau ! Il l'avait récompensé par l'octroi d'un palmier qui lui serait son bien propre : du prix de vente de sa récolte il ferait ce qu'il voudrait. Ce palmier s'appelle alors « le petit cadeau » : fait par le père à son fils jusqu'au jour où, celui-ci devenu père, il l'attribue à son tour au plus cher de ses fils ; il en tire gloire auprès de ses frères et sait s'en faire prévaloir.

Et lors de la circoncision de l'enfant, sa mère emporte le morceau de prépuce, l'accroche au palmier et l'y abandonne : de là grandit chez l'enfant un amour particulier pour ce palmier ; entre les deux, un lien psychologique existe alors, puisque le palmier a pris la valeur d'un être humain : aux yeux de la famille, il est devenu l'un de ses membres ou une partie de l'enfant.

Slimane et Hamouda finirent de manger la bouillie. Pourtant l'enfant n'avait guère mangé, car son père ne cessait point de le réprimander et de l'accuser de paresse, de somnolence et d'insouciance.

- L'eau, c'est tout, dans ce pays, Hamouda. Tu apprécieras la valeur de l'eau quand tu auras mon âge.

Et pendant que tous deux montaient sur le dos de l'âne, il lui disait sur un ton de menace :

– Si tu persistes à faire le paresseux et à ne rien prendre au sérieux, je te priverai de ton palmier et le donnerai à l'un de tes frères.

Puis il ajouta, sur un ton très grave :

– Car ce palmier, ce n'est pas n'importe quel palmier. Hamouda : il a - Dieu soit bon pour toi ! - toute une histoire, d'importance, et qui remonte loin. C'est pour cela que je l'ai choisi pour toi, à l'exclusion de tout autre. Je n'ai pas fait cela pour rien ! Ce palmier...

II

Derjine ne serait pas près d'exister s'il n'y avait pas cet *oued* qui la traverse dans toute sa longueur et partage la vie en deux camps, et qui continue ensuite son chemin vers la palmeraie, grave, silencieux, et sinueux comme peut l'être un prince. D'ailleurs, les gens de Derjine connaissent-ils autre prince que lui ? C'est grâce à lui qu'ils ont pu, depuis des millénaires, faire de ce sable sec une terre fertile et généreuse sur laquelle s'étend la splendide palmeraie verdoyante et prospère, vrai mirage, semble-t-il, au cœur du désert !

Des fruits de ses palmiers, ils tirent leur nourriture, avec le bois par eux fourni ils fabriquent, pour leurs maisons, les charpentes et les portes, et avec leurs palmes sèches ils cuisent leur nourriture et se réchauffent les nuits d'hiver. Et puis les gens de Derjine tirent aussi, de cet *oued*, de quoi boire et encore de quoi combattre la chaleur torride de l'été ainsi que son souffle infernal qui passe sur le corps et y laisse presque ses traces. On voit alors les habitants quitter leurs demeures et leurs échoppes à la fine pointe de la canicule, puis se diriger vers lui en courant, pour que le sable incandescent ne leur brûle pas la plante des pieds, et enfin, y étant parvenus, s'y jeter tout habillés et y passer de longues heures. Et ils ne se contentent pas de considérer leur oued comme une source dont ils tirent leur gagne-pain, ni comme un moyen par lequel ils peuvent repousser les maux de l'été, ils vont jusqu'à l'adorer de la manière même dont ils adorent Dieu et les palmiers. Il peut se faire, d'ailleurs, que surviennent des années de disette : ils s'en prennent alors à Dieu et aux palmiers, mais ne renient jamais leur oued, car celui-ci demeure tel qu'il est depuis qu'ils le connaissent, inchangé, sans que son débit vienne un jour à manquer ni que ses sources se tarissent.

Cependant, pour l'eau comme pour toute autre chose sacrée, il faut inévitablement que surgissent des disputes et des querelles. Or Derjine a été témoin d'une guerre intestine qui éclata, il y a deux siècles déjà, et qui opposa les deux camps que sépare l'*oued*, guerre qui a laissé de tels souvenirs que les enfants s'insultent encore entre eux allant jusqu'à se battre au bâton ou à se jeter des pierres... Et les femmes fredonnent jusqu'à ce jour les poèmes de leurs grand'mères et de leurs aïeules, à la gloire des Beni Yahya ou pour pleurer la jeunesse des Hawâdef qui trouva alors la mort. Oui, elles ne cessent pas de se les rappeler et de les chanter, pendant les nuits lunaires de l'été, quand elles descendent à l'*oued*, portant les *guerbas* à eau sur leurs épaules ; alors dans l'espace, montent les chants d'autrefois et s'égaient les notes d'une triste cantilène qui s'en va mourir dans la nuit et la « forêt ».

Et ma grand mère, lorsque je lui demandais, étant enfant, de me raconter une des nombreuses histoires qu'elle savait, me disait : Est-ce une histoire « vraie » que tu veux ou un conte imaginaire ? Si je lui demandais un conte, elle me rapportait ce qui était advenu au Sultan d'Occident avec le Sultan d'Orient et ce qu'était devenue la fille du Sultan d'Orient avec le fils du Sultan d'Occident, ainsi que ce qu'avait fait le Juif avec sa bague ensorcelée. Mais si je lui demandais une « histoire vraie », elle me rapportait alors celle de la Guerre, ou certaines de ses pages. Bien vite, je me lassai des contes de Sultans et de bagues ensorcelées, lorsque j'eus appris que l'histoire vraie est une chose et le conte autre chose, et que le Sultan est une chose et l'homme autre chose. J'en arrivai alors à ne plus lui demander que des histoires vraies et, parmi elles, celle qui avait ma préférence était celle de la guerre.

Ma grand'mère me raconta :

« Le grand-père de mon père, Abd al-Halîm, était cheikh de la tribu des Hawâdef lorsqu'éclata la guerre entre nous et les Beni Yahya. Il était alors cassé par l'âge et aveugle, tout comme moi, mais son grand âge et sa cécité ne l'empêchaient pas d'être le « premier homme » de Derjine et son maître respecté, que craignaient petits et grands et que venaient consulter les membres de la tribu pour toutes leurs affaires, importantes et bénignes. Tu grandiras, mon enfant ; tu recueilleras de nombreux détails sur son grand rayonnement et tu prendras sur toi de l'imiter et d'acquérir les vertus qui étaient deve-

nues les siennes, car c'était un homme viril, pieux et de bon conseil. Un de ses fils vint un jour le trouver pour lui dire : « Père, alors que j'étais dans la tribu des Beni Yahya, l'un d'entre eux m'a interrogé au sujet des puits d'eau douce qui se trouvent de notre côté. Je me suis mis à réfléchir au pourquoi de cette question, sur le chemin du retour, et je l'ai trouvée étrange. J'ai donc pensé à t'en informer. »

Le cheikh Abd al-Halim s'empressa de frotter longuement sa barbe blanche et de laisser échapper un sifflement à la manière de celui qui pressent une catastrophe, car elle était là. Il ordonna alors à son fils d'appeler à lui, et rapidement, un tel, un tel et un tel, parmi les notables de la tribu, car les propos du fils lui avaient ramené à l'esprit le souvenir de faits qui ne dataient pas de si longtemps. Il s'était rappelé qu'un groupe de ses contribuables avaient tué, quelques semaines auparavant, un homme des Beni Yahya, pour une certaine raison ; puis ils l'avaient rapporté de nuit et l'avaient jeté dans le vestibule de sa demeure. Le lendemain, sa mère l'avait trouvé baignant dans son sang. Elle avait alors fait ce que font toutes les femmes lorsque leur mari ou l'un de leurs enfants est ainsi tué. Elle avait revêtu des habits de laine noire et pris pour ceinture une corde faite de poils de chèvre ; elle s'était défiguré le visage avec du charbon et avait posé sur sa tête une terrine noire. Ainsi accoutrée, elle s'était mise à parcourir les ruelles des Beni Yahya, avec force lamentations et cris, réclamant des hommes de sa tribu, qu'ils se vengent de son fils ainsi tué.

Ce souvenir lui était revenu à l'esprit avec la vitesse de la flèche : il comprit que les Beni Yahya cachaient leur courroux et ourdissaient leur vengeance. Quand les notables de la tribu furent réunis devant lui, il leur commanda d'armer tous leurs hommes et de les mettre sur le pied de guerre, prêts à combattre. Puis il leur dit : « Votre tâche est nette et claire. Vous savez tous qu'ils sont plus proches que nous des sources qui nous alimentent en eau, de même que l'oued passe nécessairement devant leurs demeures et traverse leurs « forêts » avant de parvenir à nous. Ils commenceront par établir un barrage pour monopoliser l'eau et nous en exclure, puis ils tenteront d'empoisonner nos puits. Aussi montez la garde autour de ces derniers. Je m'attends également, de leur part, à un autre méfait : peut-être s'attaqueront-ils à nos « forêts » pour en couper les régimes de *degla* avant qu'ils ne mûrissent, et cela pour aller au bout de leur

vengeance et mettre du raffinement dans leurs représailles. C'est là, par Dieu, une entreprise de démons. Préparez-vous donc à une lutte difficile et prolongée. Ce sera : ou l'Eau ou la Mort ». Tous se séparèrent alors en le quittant ; le jour suivant, la lutte commençait.

Un groupe de nos contribuables se dirigea vers le barrage pour le détruire ; ils y trouvèrent trois hommes de l'autre tribu, préposés à sa défense. Trois de nos hommes s'avancèrent vers eux : ils commencèrent à se battre au milieu de l'oued ainsi que sur ses berges, se poursuivant avec des bâtons et visant, avec des pierres, les têtes des uns et des autres. Lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils faiblissaient et que nous étions bien près de les vaincre, l'un d'entre eux dégaina son sabre et le plongea dans le corps de l'un des nôtres : celui-ci tomba, tué sur le coup, et son sang, avec l'eau, fit un curieux mélange. »

Et ma grand'mère, chaque fois qu'elle en arrivait à ce point de son histoire, était vaincue par les larmes et pensait à rejoindre son lit. Moi, j'insistais auprès d'elle et la suppliais, m'accrochant aux extrémités de ses habits. Parfois même je la rejoignais, à son lit, et elle m'y faisait entrer sous la couverture. Alors elle reprenait son récit.

« Tout ce qui arriva par après éveilla en nous bien des souffrances, mon enfant, et je ne veux point faire naître en ton âme jeune et pure un quelconque penchant pour l'amertume et la souffrance. Les Hawâdef serrèrent leurs rangs et les Beni Yahya firent de même. Les deux armées se firent face sur chaque berge de l'oued. On ne se contenta plus, en guise d'armes, de bâtons ou de pierres, ni même de sabres, mais on utilisa des « tromblons », fusils terribles à large ouverture. Les combats durèrent des jours sans nombre : des deux côtés beaucoup d'hommes périrent. Et pendant que les hommes affrontaient le feu, les femmes et les enfants se battaient avec la soif, car c'était l'été. L'été chez nous, tu le sais bien, est on ne peut plus chaud. Une goutte d'eau devint quelque chose de très rare : tous furent éprouvés par la soif. Il ne restait que les puits : tous d'y avoir recours, que leur eau fût douce ou salée ; on se battait pour y accéder et on se pressait à l'entour. Quand le cheikh Abd al-Halim s'aperçut que le niveau de leur eau allait s'amenuisant, il y posta des gardes pour en assurer la défense et distribuer l'eau entre les familles, une seule écuelle par jour pour chacune. Une main criminelle et ennemie

avait d'ailleurs, réussi à verser du poison dans l'un de ces puits. On l'avait obturé avec des poutres et des dalles, après que cela eût amené la mort d'une maman et de sa fillette. Nous ne réussîmes point à détruire le barrage, parce que d'autres tribus s'étaient alliées aux Beni Yahya, afin de mettre bas notre prépondérance, vu que notre tribu était la plus puissante du pays, ayant pu réunir à la fois et des biens énormes et une population importante et un très haut lignage.

Le cheikh Abd al-Halim voulut les combattre par un autre moyen. Il ordonna à ses hommes de mettre le feu aux « forêts » de l'ennemi. Elles ne furent bientôt plus que cendres sur cendres après avoir vu leurs palmiers frissonner et se balancer comme des jeunes épousées. Leur colère, alors, ne connut plus de borne et ils voulurent nous rendre la pareille, mais ils craignirent que le feu ne les gagne à leur tour et qu'il ne détruise le petit reste de palmiers qu'ils avaient encore. Ils tentèrent de couper les régimes de nos dattiers et de les jeter à terre, de manière qu'ils ne puissent pas arriver à maturité. Mais nos gardes étaient à l'affût : ils ne réussirent à couper qu'un seul régime et à un seul palmier, car on avait pu s'emparer d'un de leurs hommes alors qu'il se trouvait tout en haut de ce palmier. Les nôtres l'avaient attendu au pied du tronc, une journée et une nuit durant, tant et si bien que la fatigue eut raison de ses forces et que tout espoir lui devint interdit : alors il était descendu du palmier. On lui coupa les pieds avec la faucille qu'il portait, on le suspendit au faite du palmier et il demeura, ainsi pendant des jours, jusqu'à ce qu'il mourut et soit devenu la proie des oiseaux. Les Beni Yahya tentèrent bien de récupérer son cadavre, mais ils n'y réussirent point : chaque fois qu'ils s'approchaient du dit palmier, nos hommes se trouvaient sur leur chemin et les renvoyaient, dépités. Ce palmier existe toujours, mon enfant. Peut-être ne le connais-tu pas ? Mais tu le verras un jour, car il a sa renommée. Il se trouve dans la « forêt » des Hafnâwi et ceux-ci en héritent de père en fils : ils le donnent en « petit cadeau » au plus cher de leurs fils. Celui-là, mon garçon, s'est refusé à périr, pendant des centaines d'années, obstinément : il veut rester debout, élané, pour témoigner à tout jamais de l'héroïsme de tes ancêtres et de leur endurance au combat.

Mais l'affaire du palmier ne servit à rien, en réalité, parce que les Beni Yahya persévérèrent à tenir le barrage en place et à le protéger. Nous faillîmes périr jusqu'au dernier, de soif, à cause de lui, ou de

mort violente, à cause des fusils. Le nom des Hawâdef fut bien près de disparaître à jamais et le beau Derjine faillit ouvrir ses bras aux Beni Yahya pour qu'ils jouissent de ses richesses et s'abritent à son ombre profonde. Mais le cheikh Abd al-Halîm, ton aïeul, était un sage, au jugement sûr et à la clairvoyance pénétrante. Lorsqu'il eut constaté que toutes les tribus s'étaient alliées contre nous et que les événements allaient nous mener à notre perte, il ordonna d'arrêter le combat et de partir tous pour Tunis, afin de porter plainte auprès du Bey. Les Hawâdef abandonnèrent leurs maisons et leurs biens ; ils sortirent, hommes et femmes, enfants et vieillards, et prirent la direction de la capitale, Tunis, se déplaçant, qui à pied, qui monté à dos d'âne ou de mulet. Le voyage dura des mois, pendant lesquels périrent les vieux et les vieilles, ainsi que beaucoup de monde. Le cheikh Abd al-Halîm mourut lui aussi - Dieu lui fasse miséricorde. Néanmoins, ils purent faire parvenir leur plainte auprès du Bey. Celui-ci dépêcha alors, pour les accompagner jusqu'à Derjine, un de ses lieutenants : ce dernier dirima le conflit, fit enlever le barrage et reconstruire le pont qui avait été détruit au cours de la guerre. La paix était revenue à Derjine, totale ! Mais les Beni Yahya s'étaient obstinés à nous voir imposer le statut des vaincus : ils s'entendirent avec l'envoyé du Bey pour nous interdire l'eau, trois jours par semaine, chaque été ; et obtinrent gain de cause. Et ce règlement s'applique encore aujourd'hui : chacun de ces trois jours s'est vu appelé le « jour du tour d'eau. »

C'est par ces mots que ma grand'mère achevait son récit. Celui-ci me demeurait rivé à l'esprit et éveillait en mon âme le souvenir des soirées d'été, lorsque je me rendais à l'*oued*, accompagné de mes camarades, pour aller au devant de l'eau. Dès que nous l'apercevions, nous nous mettions à battre des mains et à crier : « Madame l'eau est venue, Madame l'eau est venue ! »

Une fois, j'ai demandé à ma grand'mère pourquoi l'envoyé du Bey avait été aussi injuste et nous avait imposé le « tour d'eau ». Elle me répondit que l'un des Hawâdef n'avait pas été content de la solution primitivement décidée : il avait alors visé la queue du cheval de l'envoyé et la lui avait coupée d'un coup de sabre. Le lieutenant du Bey s'était mis en colère ; puis il avait fui, alors que le sang coulait de la queue de son cheval, tout en s'écriant : « L'eau, pour les Beni Yahya ! L'eau, pour les Beni Yahya ! »

III

L'âne, alerte, les emportait tous deux, par les chemins étroits et sinueux de la palmeraie. Il n'écoutait que le martèlement cadencé de ses petits sabots et la voix de Slimane, rapide et haletante, qui retentissait de l'histoire de la soif ; chaque fois qu'il la racontait, il était pris jusqu'aux entrailles et son âme vibrait dans l'attente de la vengeance. Ses flancs s'exaltaient, ses nerfs se tendaient, ses paroles se pressaient, encombrées, sur sa langue, les événements à relater lui bouillonnaient dans la tête et c'était à qui sortirait le premier, comme si tous voulaient rejoindre le moment présent.

Hamouda commença : Je ne savais pas, père, que l'âge de mon palmier était avancé à ce point, ni qu'il avait été le témoin d'une telle histoire. Maintenant je sais combien il me faut le respecter à sa vraie valeur et en être fier, tout comme tu t'en es montré fier, toi, grand-père et le père de grand père.

– Oui, il te faudra bien prendre soin de lui, quand je serai mort, et le protéger comme tu protèges - Dieu soit bon pour toi ! - la prunelle de tes yeux.

– Quand je pense, père, à cette fillette qui mourut empoisonnée... Elle était belle, j'en suis assuré... Alors, pourquoi la mort emporte-t-elle les jolies fillettes ?

– La mort emporte toute chose, Hamouda. Ainsi, cet âne qui, maintenant, nous porte, deviendra un jour squelette rongé et charogne puante. Et ces arbres que tu contemples, ils n'ont fait que prendre la place d'autres arbres qui ont disparu avant eux. Oui, la mort emporte toute chose, même la matière. Et ce qui reste seulement, ce sont les histoires.

– Les enfants de notre tribu auraient dû la défendre. Si j'avais été là, à cette époque, j'aurais combattu et participé à la défense. Connais-tu le nom de l'un de nos enfants qui combattit les Beni Yahya et mourut sur le champ de bataille ?

– Nombreux sont les enfants qui périrent alors, noyés dans l'oued ou morts de soif, de faim ou de fatigue au cours de la grande émigration. Mais l'histoire ne conserve pas le souvenir des enfants...

– Oui, nous mourons, nous, comme des victimes innocentes, pour que vos vies, les vôtres, s'écourent longues et s'inscrivent dans la voie droite.

– Mais on garde le souvenir des « hommes » : on a gardé le souvenir du cheikh Abd al-Halim et on a gardé le souvenir de ton aïeul, Hamouda, celui dont je t'ai donné le prénom. Sois donc comme lui. C'est lui qui mit la main sur cet homme qui s'appêtait à couper les régimes de ton palmier. C'est lui qui l'a tué et en eut un châtement exemplaire. Oui, c'est ton aïeul qui a relevé l'honneur des Hawâdef.

– Mon aïeul, Hamouda, a relevé l'honneur des Hawâdef...

– Et c'est son sang qui coule maintenant - Dieu soit bon pour toi ! - dans tes veines.

– Mais moi, je ne comprends pas pourquoi les Beni Yahya se sont attaqués à notre « forêt », tout particulièrement.

– C'est parce qu'elle est située à la lisière qui sépare les « forêts » des Hawâdef de celles des Beni Yahya. Ils commencèrent par elle... et n'allèrent pas plus loin.

– Alors, ces gens que nous retrouvons près de notre « forêt », chaque jeudi, ce sont des Beni Yahya ?

– Oui, ce sont des Beni Yahya, Hamouda. Ce sont nos voisins : seul nous en sépare la *séguia* que tu connais.

Lorsque l'âne les eut amenés à la « forêt », ils se dirigèrent vers le lieu où le *khammès* avait coutume de les attendre.

– Bonjour, père Slimane.

– Bonjour, Ali. Comment va la « forêt » ?

– On ne peut mieux, père Slimane. Lève la tête et contemple les régimes lourdement chargés, prêts à s'écrouler. Cette récolte me fait souvenir de celle de l'année... de l'année... Bien du temps a passé depuis lors. Cette année, tout le monde sera bien servi.

– Oui, Ali. Cette année-là, l'argent s'était amoncelé pour moi au point de ne plus savoir qu'en faire. J'avais mangé de tout, j'avais acheté de tout, et il m'était encore resté, en fin de compte, un billet - Dieu soit bon pour toi ! - de cinq mille. Je l'ai gardé plusieurs mois, sans trouver quoi acheter grâce à lui, car, chez moi, il y avait de tout, blé et viande boucanée, et de l'huile également. Je ne lui trouvais aucune utilité et un nouvel automne, le suivant, était imminent. Alors après avoir mûrement réfléchi, je le roulai en forme de roseau et le bourrai de tabac ; je l'allumai comme un cigare et sortis me promener par les rues du village : les gens - Dieu soit bon pour toi ! - se

pressaient autour de moi et, moi, je m'avançais tout en fumant, les mains derrière le dos, en des allures princières...

– Et moi, père Slimane, cette année-là, je me suis rendu à Sfax par le train ; je m'y fis raser la tête et m'en revins par le train. Sfax est splendide, père Slimane. On y trouve de grandes bâtisses plus hautes que les palmiers, des lumières de toutes espèces qui s'allument et s'éteignent pendant qu'on les regarde, des voitures de toutes formes qui filent comme l'éclair pendant qu'on les regarde; on y trouve...

– On y trouve du poisson. On dit qu'il y a du poisson à Sfax. Nous irons ensemble et nous en mangerons plus que n'en a jamais mangé un mortel sur la face de cette terre.

– Nous voilà donc d'accord. Nous irons ensemble, l'automne prochain. Mais, après avoir mangé le poisson, il te faudra m'attendre dans l'échoppe du coiffeur. Et tu constateras que les coiffeurs, à Sfax, ne ressemblent guère à ceux de Derjine. Tu m'y verras assis dans un fauteuil confortable, contemplant mon visage dans la glace pendant que le coiffeur me frisera la moustache et que tu seras à me regarder. Et tu diras - Dieu soit bon pour toi ! – qu'Ali n'est pas venu à Sfax pour rien. Après cela, nous reviendrons à Derjine, par le train. C'est alors que survint l'heure du « tour d'eau ». Slimane se retourna. Hamouda était introuvable : Certainement, il est allé inspecter son palmier. Je lui en ai trop parlé. À propos, ces « chiens » sont-ils venus ?

– Et penses-tu donc qu'ils viendront en retard, un seul jour ? N'entends-tu pas le tumulte qu'ils font ainsi que le bruit de leurs faucilles et de leurs houes ? Ils sont venus, petits et grands, comme c'est leur habitude.

Le *khammès* empoigna sa houe et les deux hommes se dirigèrent vers la *séguia*. Ils y trouvèrent les voisins occupés à arroser leur « forêt » : l'un d'amener l'eau ici ou de lui frayer le chemin, un autre de renforcer les bords des rigoles, un autre de rester debout, surveillant le travail de tous et prodiguant directives et conseil. L'un d'entre eux était demeuré à proximité de la *séguia* qui sépare leur « forêt » de la « forêt » de Slimane, pour y monter la garde, le bâton à la main, attendant qu'Ali s'estime en droit de leur enlever l'eau avant que ne s'achèvent les trente minutes qui leur sont allouées.

Ce laps de temps était la cause de maintes palabres et de nombreux marchandages entre eux et Slimane, depuis des années. À l'origine, la part à eux dévolue était de vingt minutes seulement, mais ils avaient acheté les dix minutes restantes au propriétaire d'une « forêt » qui les avoisinait ; Slimane ne voulait point le leur en reconnaître la propriété :

– Depuis qu'il existe des palmiers à Derjine, tout le monde sait très bien que vous avez droit à vingt minutes d'eau. Celui à qui vous avez acheté ces dix autres minutes est-il fou à ce point ?

Il ne leur en reconnaissait pas la propriété, bien qu'il sût que l'eau; à Derjine, se vend et s'hérite par minutes et par heures, tout comme on vend et on hérite de tout autre bien. Que de fois les gens avaient voulu lui faire comprendre que ce laps de temps n'était pas autant d'enlevé à son eau, à lui, mais bien plutôt à celui qui l'avait vendu, et que toute l'affaire se résumait en ce que son « tour d'eau » se voyait retardé de dix minutes. Mais lui de répondre : « Je le sais bien. Je sais – Dieu soit bon pour toi ! – toutes choses, mais ma « forêt » s'est habituée à se voir arrosée à cinq heures et demie du matin, chaque jeudi et je ne puis pas, un seul instant, la priver plus longtemps de son eau. Il ne faut pas faire un drame pour de l'eau. »

Pendant que les voisins étaient tout à leur travail, Slimane était assis, accroupi, ventre contre cuisses, épiant la progression de l'aiguille sur son chronomètre qu'il avait posé dans le creux de sa main. De temps à autre, il jetait les yeux sur son fils, Hamouda, qui puisait de l'eau à même la *séguia*, dans le cul d'une cruche cassée, puis s'en allait la porter et la verser au pied du tronc de son palmier. Et quand la trentième minute après cinq heures fut passée, Slimane se redressa d'un bon et cria : « Allah - ouh ! Allah· ouh ! » Alors; Ali prit sa houe et se mit à obturer le passage assurant l'eau à la « forêt » des voisins. Les Beni Yahya n'attendaient pas plus que cela aussitôt l'un d'eux s'empressa de lever son bâton dans les airs et de l'asséner sur le dos du *khammès*, de toutes ses forces disponibles et avec toute la haine accumulée en son cœur. Il tomba au milieu de la *séguia* : sa bouche et ses yeux s'emplirent de sable. Toutefois, le coup n'avait point été mortel. Il se redressa et fonça sur son adversaire; de son bras, il lui enserra le coup et se mit à le comprimer avec ce bras rude et dur où s'étaient concentrées toutes ses forces, jusqu'au moment où l'autre lâcha un cri qu'il avait longtemps essayé de retenir : il

s'abattit par terre et Ali par-dessus lui, le bourrant de coups de poing, sans compter. Son antagoniste, par-dessous lui, appelait à l'aide : « Ibrahim, apporte la faucille, apporte la faucille. »

Deux hommes de son clan vinrent à son secours; ce fut au tour d'Ali d'être abreuvé de coups. Néanmoins il put leur échapper et s'enfuit alors, en courant, au cœur de la palmeraie. À ce moment, la bande alla droit sur Slimane qui, jusque-là, avait rempli l'espace boisé de ses injures, de ses malédictions et de ses serments. Ils tombèrent sur lui, frappant du bâton, des pieds et des bras : les coups pleuvaient, rapides et douloureux. Le « vieux » ne tenta aucune résistance; il s'était recouvert la tête avec un pan de ses vêtements et s'était jeté au pied d'un tronc de palmier, s'abandonnant à ses ennemis et criant : « Hamouda, Hamouda, au secours, je meurs. »

Au même instant Hammouda se voyait projeté dans les airs par deux bras musclés et grisâtres, comme s'ils avaient été taillés dans du bois de palmier, puis plongé par eux au beau milieu de la *séguia* : l'eau jaillissait alors, en mille éclaboussures, de droite et de gauche. Les deux bras recommençaient, alors à le projeter plus haut, puis à le plonger plus bas, et cela plusieurs fois répétées : l'eau jaillissait et l'enfant hurlait. Au bout du compte, lorsque les forces vinrent à lui manquer et que ses cris ne purent plus franchir sa gorge, lorsque également les deux bras se furent lassés de le soulever et de l'abaisser constamment, l'enfant demeura sans vie au milieu de la *séguia*, le dos courbé, sa tête rejoignant presque l'autre extrémité de son corps. Sur sa nuque s'appesantissait un pied aux formes défigurées, aux doigts effrayants et à la plante crevassée ; le pied pressait avec force et lui coupait le souffle.

Le pied fut ensuite retiré. Slimane entendit le bruit de nombreux pas rapides qui s'éloignaient dans les sentiers de la palmeraie. Il regarda, mais ne vit plus que les silhouettes de ses voisins, en fuite, qui ne tardèrent pas à disparaître.

Slimane se leva de l'emplacement où il se trouvait, avec une lenteur et un effort extrêmes, prenant appui sur le tronc du palmier au pied duquel il s'était affalé : sa poitrine était toute frissonnante de la peur, de la douleur, du froid et de l'eau qui avait détrempe ses vêtements, son dos s'était arqué à la manière d'un arbre centenaire. Ses jambes l'amènèrent à l'endroit où il avait perçu le bruit d'un souffle qui montait de la *séguia*, émettait un faible gargouillis aux modula-

tions rythmées et s'achevait, à la surface de l'eau, en ondes concentriques qui allaient grandissant. Slimane s'essaya plus d'une fois à tirer l'enfant vers lui, par les mains, et à le sortir de la *séguia*, mais sans succès. Bien plus, chaque fois qu'il l'avait hissé quelque peu et pensait être bien près de réussir, le poids du corps de l'enfant était le plus fort : Slimane tombait alors sur la berge et l'enfant retombait dans l'eau. Le gargouillis se fit plus faible, ses modulations devinrent plus espacées et les ondes se raréfièrent peu à peu : bientôt, il n'y en eut plus qu'une seule et son amplitude alla diminuant et diminuant. Puis, il n'y eut plus rien. Le vent s'était levé et, maintenant, hurlait. La palmeraie se voyait agitée et ballottée au milieu d'un concert de cris sauvages et de sifflements aigus, tel un vaisseau redoutable perdu sur un océan sans rivage, que les vagues se renvoient l'une à l'autre et sur les flancs duquel elles viennent se briser avec le fracas de la foudre. Les palmiers s'étaient mis à pencher et à se plier comme des vipères qui attendent le combat, dressées sur leur queue : ils songeaient à tomber mais ne tombaient pas, on entendait des craquements comme s'ils allaient se briser, mais ils ne se brisaient pas. Leurs palmes se rejoignaient entre elles : elles se frottaient et se frottaient; du feu jaillissait, des linceuls se déchiraient.

– Hamouda, Hamouda...

Mais l'appel ne trouva nulle réponse... Il se perdait dans l'espace en débris que le vent emportait... et qui retombaient aux quatre coins de la palmeraie, affaiblis, comme des oiseaux qu'on aurait blessés.

– Hamouda, Hamouda...

Slimane tomba, le dos collé au sol, les yeux enfoncés dans leurs orbites. La terre, pour lui, se mit à tourner, à tourner, à tourner : les palmiers se tordaient sur eux-mêmes et s'élevaient dans l'espace, s'allongeant démesurément et s'effilant à l'excès, si bien que leurs têtes prenaient des dimensions infinies pour finir par disparaître. Il arriva alors au vieillard de voir Hamouda s'élever dans les airs pour rejoindre les têtes des palmiers et tourner, lui aussi, sur lui-même, à la manière des toupies : sa tunique d'un bleu terne se gonflait soudain, pleine d'air, et le vent l'emportait pour le faire disparaître à ses yeux.

Quand Slimane sortit de son évanouissement, le vent s'était calmé, la danse des palmiers avait cessé et l'aurore avait commencé de colorer le ciel de ses touches délicates. En hâte, il se mit à la recher-

che de Hamouda. Mais l'eau, il put le constater, avait dévasté la palmeraie, détruit ses barrages, supprimé ses *séguias* : elle s'était répandue sans être prisonnière d'un lit ou d'un bassin quelconque, emportant tout ce qu'elle avait rencontré en chemin, tel un déluge. Il ne retrouva pas Hamouda à l'endroit où il l'avait laissé. Il laissa errer son regard aux quatre coins de la palmeraie, comme s'il comparait la petitesse du corps de l'enfant à l'ampleur de la vaste forêt. Il s'assit alors au pied d'un arbre, désespéré :

– Tu es mort, Hamouda ; oui, tu es mort et tu ne méritais pas cette mort... Tous les enfants de la ruelle sont encore à dormir, et à rêver, et à savourer leurs rêves. Mais toi, Hamouda, tu dors présentement d'un sommeil où il n'est nul rêve. Ils t'attendront et si l'attente, pour eux, se fait trop longue, ils se précipiteront, sans toi, à leurs yeux. Et désormais, c'est sans toi qu'ils joueront. Pour moi, je vais rentrer à la maison et informer ta mère de la nouvelle. Ah ! Ta mère... ta mère... L'âme est bien sortie, Hamouda, et le fil a été rompu. Elle ne reviendra plus, cette fois. Non, l'âme part et ne revient pas ». Puis, il se tut un moment, se dressa, leva la tête vers le ciel et dit comme s'il haranguait la création tout entière: « Pauvre de toi, âme de Hamouda ! Tu as été la victime d'un monde pervers et périssable ». C'est alors qu'il se retourna et aperçut le palmier, celui-là même, devant lui.

– Ce palmier, Hamouda, il me reste aucun autre enfant qui en soit digne, après toi. Je l'arracherai, pour qu'il t'accompagne, en ta mort, comme il te tint compagnie de ton vivant. Oui, j'apporterai les pioches demain, et les cordes, et je l'arracherai à ses racines : il est vieux, son bois est sec et sa dureté s'est affermie. Je ne vois point d'autre palmier apte à devenir une porte pour notre terrasse....cette terrasse, il lui faut absolument une porte. J'en ferai, pour elle, une porte : Et ta mère ne se moquera plus de moi, cette fois. Chiens et chats ne nous dicteront plus leur loi : nous mangerons les petits de nos poules et de nos pigeons.

IV

Slimane acheva ses propos. Il lui sembla affreux de revenir sans Hamouda et de pénétrer dans sa demeure, monté sur l'âne, seul. Il se remit à sa recherche et parcourut sa « forêt » de long en large, de

même qu'il explora les « forêts » voisines. Mais la palmeraie était vaste, étendue, ses grottes nombreuses et ignorées, ses ravins sombres et profonds : il ne trouva point Hamouda. Et personne ne l'a plus retrouvé depuis lors.

Muhammad al-FA'IQ ZARRUQ*

* « Chants d'autrefois » a paru dans la revue *Ibla* en 1965, n° 109, p. 71-91.